**L’esthétique de la réception et le rôle de la littérature dans le développement de la rationalité**

**Mzagve Dokhtourichvili**

*Je ne pétitionne pas, je ne brandis pas, je ne défile pas,*

*parce que j’ai derrière moi une œuvre de vingt volumes*

*qui proteste, pétitionne, appelle, crie, montre et hurle,*

*et qui est la seule contribution valable que je puisse faire.*

*Mes livres sont là, et ils parlent, et je ne peux pas faire mieux*.

Romain Gary

Le présent article se fixe pour objectif de montrer par quels moyens la «  fiction littéraire permet d’améliorer l’intelligibilité du comportement humain  », l’intelligibilité interprétée comme la voie – indirecte – du jugement de rationalité[[1]](#footnote-2) (Reboul, 2009).

Pour répondre à l’objectif fixé, nous avons décidé de soumettre à votre attention l’œuvre, et plus particulièrement, le premier roman de Romain Gary / Emile Ajar «  Education européenne  », où sont exposées des questions et des réflexions sur la nature humaine, des questions existentielles et métaphysiques, qui servent à mettre en lumière différents aspects de l’existence humaine et à trouver une morale, où s’opposent le raisonnement logique et la rationalité et les comportements dictés par les élans du cœur.

Nous partageons l’idée des critiques littéraires qui pensent que la littérature, «  c’est l’instrument idéal pour rendre accessibles les états mentaux des personnages et que, de ce fait, elle est le meilleur instrument du développement de la capacité à comprendre les raisons du comportement des êtres humains, parce qu’elle rend intelligible le comportement des personnages  » (*Ibid*., *op. cit)*.

En même temps, nous fondons notre analyse sur la théorie de l’esthétique de la réception de H. R. Jauss, qui accorde une importance particulière au rôle du lecteur[[2]](#footnote-3) dans la perception et l’existence du texte littéraire, et sur les réflexions d’Umberto Eco concernant les fonctions de la littérature. Il en établit dix parmi lesquelles la fonction essentielle est la fonction éducative qui serait une «  éducation au Destin et à la Mort  » (c’est-à-dire, à la vie).

La fonction éducative de la littérature ne se réduit pas à la transmission des idées morales, fussent-elles bonnes ou mauvaises, ou à la formation du sens du beau. […] Lire un récit veut aussi dire être pris dans une tension, un spasme. […] Le lecteur doit accepter cette frustration, et à travers elle, éprouver le frisson du Destin (Eco, 2002, p. 24-25).

C’est dans la *création artistique*, affirme Camus, que cette règle est découverte qui nous permet de déceler l’être profond de l’homme, celui qui est irréductible au paraître et au faire (cité in Nicolas, 1966, p. 128).

De ce fait, notre objectif est de montrer en quoi consistent les contributions de la littérature à l’éducation morale, politique et au développement de l’esprit critique.

Comme le note Davidson (cité in Reboul, *op.cit*), la rationalité, la notion elle-même, est indissolublement liée à celle de la perspective individuelle.

En effet, lorsque l’on essaie de déterminer la nature, la particularité, voire l’originalité de l’œuvre de Romain Gary, on la rapproche de la grande tradition de l’individualisme humaniste, puisqu’elle est guidée par la «  volonté de faire de l’individu et de la responsabilité individuelle le point d’origine d’un changement de la société  » (Boisen). Selon Romain Gary, ce n’est pas la transformation du régime qui va changer la nature de l’homme entraînant de ce fait le changement de la société, mais il faut commencer par la métamorphose de l’homme au lieu d’imposer un certain régime à la société. Ainsi, la notion de dignité humaine sera-t-elle le concept clé de toute l’œuvre de Romain Gary.

Par conséquent, on peut affirmer, sans avoir une ombre d’incertitude, que la thématique de l’œuvre de Romain Gary est moderne. Elle mène une lutte acharnée pour le respect de l’individu qui est au centre d’intérêt de tous ses romans. Il faut souligner également un trait très important qui caractérise son œuvre aussi bien que sa vie - dans l’un ainsi que dans l’autre, Romain Gary est cosmopolite. «  Les hasards de sa biographie ont fait, remarque à juste titre Jørn Boisen, qui a étudié à fond la vie et l’œuvre de Romain Gary, qu’il a traversé successivement les cultures juive, russe, polonaise, *Mittel-Europa*, française, anglaise, américaine, et c’est à partir de ces cultures et ces langues différentes qu’il parvient à une originalité sans influences perceptibles  » (Boisen, *op. cit.,* p. 352). Le chercheur cite un passage du livre de Romain Gary, *La nuit sera calme* :

Je plonge toutes mes racines littéraires dans mon “ métissage ”, je suis un bâtard et je tire ma substance nourricière de mon “ bâtardisme ” dans l’espoir de parvenir ainsi à quelque chose de nouveau, d’original. Ce n’est d’ailleurs pas un effort : cela m’est naturel, c’est ma nature de Bâtard, c’est pour moi une véritable bénédiction sur le plan culturel et littéraire (*La nuit sera calme*, p. 258).

Les réflexions de Romain Gary que nous avons mises en exergue montrent le fait qu’il est convaincu que ce n’est qu’à travers son œuvre qu’il peut contribuer à l’évolution de l’humanité. «  En nourrissant l’imaginaire de l’homme, en le sensibilisant et en lui donnant la mesure de ses moyens, Gary espère déclencher un processus d’autocréation chez l’homme  » (*Ibid*).

Comme Romain Gary, un véritable romancier, suit de près les événements ayant lieu dans le monde, et surtout en Europe, il a la conviction idéaliste que l’engagement personnel des hommes dans le déroulement de ces événements peut les fonder en dignité et par leur activité, ils peuvent donner une orientation et un sens à l’histoire. Ainsi, c’est la recherche de la dignité humaine qui est au centre de son œuvre et c’est cette conviction qui guide les personnages de son premier roman «  Education européenne  » qui est considéré par la critique littéraire comme l’un des premiers romans, avec «  Le silence de la mer  » de Vercors, sur la Résistance. En effet, c’est le roman qui est écrit pendant la guerre, dont les personnages sont les maquisards polonais et qui met en scène une série de dilemmes inhérents à l’idéalisme, mais qui conserve quand même un certain optimisme. Pourtant, on ne peut pas qualifier ce roman comme historique, ni comme documentaire, malgré un grand nombre de faits réels, de noms propres des personnages historiques et de toponymes, la description des actes des partisans n’étant pas le premier objectif de l’auteur. Ce sont plutôt leur vision des événements et leurs réflexions sur la légitimité des combats que mènent les uns et les autres dans deux camps opposés, les rapports entre les fins et les moyens, qui préoccupent l’auteur.

C’est le personnage d’Adam Dobranski, jeune étudiant polonais, qui incarne le mieux l’idéalisme le plus pur. Le thème de l’éducation européenne est représenté en dichotomie dans le roman et les nouvelles de ce jeune étudiant qui, tout en menant une lutte contre les nazis dans les rangs des partisans polonais, lit ses textes aux membres de son groupe au fur et à mesure qu’il les rédige, auxquels ces derniers donnent le titre tout en émettant leurs impressions et leur jugement. En effet, c’est un des partisans du nom de Tadek Chmura, qui propose le titre du premier roman de Dobranski – «  Education européenne  », le titre qui est aussi celui du roman de Romain Gary. Ainsi l’auteur utilise la technique de couches narratives et fait exprimer à l’un de ses personnages principaux ses idées humanistes et ses réflexions sur l’éducation européenne, cette dernière représentée, comme je viens de le dire, en dichotomie.

En lisant le roman, nous observons, à travers le développement des événements ayant lieu au moment de la 2e Guerre mondiale et sur l’exemple du déroulement de ces événements en Pologne, comment s’effectuent la métamorphose de l’homme et la formation de l’esprit critique qui aide le personnage principal à reconnaître l’intelligibilité de différents comportements humains, s’excluant mutuellement, dans la plupart des cas, mais qui montrent, de ce fait, que l’évolution de l’humanité est basée sur la lutte et le rapport constants entre les faits, les idées, la perception contradictoires. Comment se forme le jugement rationnel, selon lequel « il est un temps pour toute chose, pour aimer et pour être aimé, un temps pour vivre et un temps pour mourir » (Gary, 1956, p. 69).

Essayons donc de comprendre en quoi consiste cette double éducation européenne en suivant et observant l’évolution du raisonnement sur les idéaux humanistes du personnage principal du roman, Janek Twardowski que son père médecin laisse dans la forêt après lui avoir construit une cachette et après l’avoir approvisionné de plusieurs sacs de patates. En partant il lui donne trois conseils importants qui le font réfléchir tout au long du roman  sur l’essence du comportement et des actes humains : se méfier des hommes, faire sa prière, ne pas oublier que «  rien d’important ne meurt  ».

Ce sont les trois dilemmes devant lesquels se retrouve ce jeune héros du roman et, en lisant le texte, on a l’impression que l’objectif de l’auteur est de le faire sortir de ces dilemmes par le raisonnement rationnel d’autres personnages du roman, et plus particulièrement, par celui qui deviendra son père spirituel lors de sa vie dans la forêt. A la suite de quoi nous observons la volonté de l’auteur de montrer comment la littérature peut rendre compatibles l’idéalisme et le rationalisme.

Il (Janek) n’osa pas sortir. Il savait que dehors, tout seul, il aurait peur. Dans son trou, il se sentait à l’abri des hommes (*Ibid*, p. 12)

Dans la forêt, il est donc comme une bête, il a peur des hommes et pas d’autres bêtes. Il se rend compte de ce caractère paradoxal du premier conseil donné par son père; le deuxième, qui est aussi la volonté de sa mère, éveille en lui un sentiment contradictoire. Sa mère avait beaucoup prié pour ses deux frères, pourtant, ils ont été tués. Aussi, demande-t-il à son père :

A quoi sert de prier ?

A rien. Fais comme te dit ta mère (*Ibid*, p. 12-13).

Il y a des idées reçues qui n’ont pas besoin d’être expliquées par un raisonnement logique, la tradition veut que l’on suive le conseil de sa mère. C’est la conviction qu’a un autre personnage du roman, Machorka qui, un jour, demande à Janek :

Tu crois en Dieu ?

Non.

Tu n’as donc pas eu de mère  ? dit Machorka (*Ibid*, p. 40).

Sans trop développer le jugement argumentatif, l’auteur utilise dans ce cas l’argument de l’autorité, argument qui a une force persuasive incontestable.

En cherchant les raisons objectives de cette souffrance causée par la guerre, non seulement parce que les gens s’entretuaient entre eux mais aussi parce que les filles comme Zosia étaient obligées d’accomplir leur «  obligation  » pour recueillir auprès des soldats allemands des informations, des renseignements pour les partisans, Janek exprime une fois de plus son attitude négative envers Dieu. A la réflexion de Zosia que ce n’est pas leur faute que les Allemands soient comme ça, que «  ce n’est pas leur faute, s’ils sont des hommes  », Janek répond : «  Ce n’est pas la faute des hommes. C’est la faute à Dieu  » qui «  est dur avec les Polonais, qui a fait brûler son village par les Allemands  », qui leur «  a donné la faim et le froid, les Allemands et la guerre  » (*Ibid.* p. 86).

Zosia est plus indulgente envers Dieu :

… Peut-être qu’il voudrait bien nous aider, mais que quelqu’un l’en empêche. Peut-être qu’il essaie, peut-être qu’il réussira un jour, si on l’aide un tout petit peu (*Ibid.* p. 86).

A la différence de Janek, elle est plus optimiste, elle a un jugement plus rationnel, elle a une conviction selon laquelle les actes ne sont rationnels que lorsqu’on leur donne de l’importance ce qui lui permet d’endurer l’humiliation et de garder la dignité humaine parce qu’elle n’accorde aucune importance à « l’acte » qu’elle accomplit auprès des soldats Allemands.

Quant à Janek, il lui a fallu un certain moment pour prendre une décision qui va changer complètement sa vie. Comme son père, après lui avoir rendu la dernière visite, ne revenait plus, il vécut pendant huit jours dans l’espoir et l’attente tout en luttant farouchement « contre la *peur* qui grandissait, contre la *solitude* et le *silence*, contre la *certitude* qui se glissait peu à peu dans son esprit, contre le *désespoir* qui commençait à lui glacer le cœur. Le neuvième jour, il se réveilla *vaincu » (Ibid.* p. 23).

Ce passage montre la lutte interne dans le cœur du jeune homme de 15 ans. Il a peur des hommes, mais en même temps, il a peur de vivre sans le contact humain ce qui fait naître en lui le désespoir. Pourtant, même s’il a peur des hommes, le contact humain lui manque, puisque, comme on le verra, et comme cela se fait en général, c’est dans le contact humain, c’est à la suite des réflexions portant sur les comportements et les jugements de représentants de différentes couches sociales qui partagent les mêmes atrocités de la guerre, que se forme le raisonnement rationnel du personnage principal, ce qui l’aide à donner tort ou raison aux comportements humains qui ont contribué à l’évolution de cette partie de l’histoire de l’humanité.

En même temps, une autre conversation de son père sème dans son cœur un brin d’espoir :

Sur la Volga. A Stalingrad… Des hommes se battent pour nous. Oui. Pour toi et pour moi ; et pour des millions d’autres hommes (*Ibid.* p. 13).

C’est une information historique objective, réelle, véridique, on ne peut pas douter de sa crédibilité, c’est-à-dire elle est rationnelle. Effectivement, la bataille de Stalingrad avait décidé du sort de la guerre.

Comment se fait « l’éducation à la mort » dont parle Humberto Eco en établissant différentes fonctions de la littérature. Comment Janek Twardowski arrive à se réconcilier avec l’idée de la mort de son père et à combattre la douleur causée par la mort de son père spirituel qui, par ses idées, sa lutte contre le nazisme et l’injustice, son optimisme et sa confiance en la nature humaine, va jouer un rôle primordial dans la formation du raisonnement complexe, de la perspective individuelle de Janek Twardowski, de la certitude que c’est aux hommes d’essayer de rendre intelligibles leurs comportements pour contribuer à l’évolution de l’humanité dans le bon sens, et surtout, pour comprendre en quoi consiste cette « double éducation européenne » ; comment Janek Twardowski arrive à conclure que pour devenir un homme, il faut apprendre à être impassible, dur, viril et, ce qui était complètement inadmissible pour lui au début de la vie dans la forêt, à tuer quelqu’un ; mais cet acte ne doit pas être fortuit, il pense leur expliquer (aux Allemands) « pourquoi ils meurent, avant de les tuer », c’est-à-dire, rendre cet acte intelligible, rationnel.

Il (Janek) ne savait pas comment on meurt. Sans doute un homme meurt-il lorsqu’il est prêt à mourir, et il est prêt lorsqu’il est trop malheureux. Ou bien, peut-être, un homme meurt-il lorsqu’il ne lui reste plus rien d’autre à faire. C’est un chemin qu’un homme prend lorsqu’il n’a plus où aller… Mais il ne mourut pas (*c’est-à-dire, on comprend qu’il va trouver où aller* – M.D.). Son cœur battait, battait toujours. Il n’était pas plus facile de mourir que de vivre (*Ibid.* p. 24-25).

C’est comme ça qu’au bout d’un moment, il décide de rejoindre un petit groupe de partisans, le groupe de Czerw et Krylenko qui «  était un des plus vivants, des moins résignés et qui était commandé par un jeune officier de cavalerie, le lieutenant Jablonski  » (*Ibid.* p. 30).

C’est là qu’il fait la connaissance d’un jeune étudiant du nom de Dobranski, qui deviendra son autre père, son père spirituel et qui répète la même réflexion dont son père lui a fait part : «  Rien d’important ne meurt  ».

On va voir tout au long du roman que Janek partage avec Adam Dobranski les mêmes valeurs – la même sensibilité à l’art, à l’amour et à l’humanisme. Mais à la différence de Dobranski, il n’a pas la même confiance, vu les événements qui sont trop contradictoires pour lui. En effet, Janek apprend finalement, à travers son éducation européenne (cette « double éducation européenne ») que Dobranski, par son comportement et son œuvre, où il parle du monde merveilleux que les hommes sont en train de construire, exprime le plus vieil espoir de l’humanité. Mais il apprend également qu’en même temps, il y en a d’autres qui meurent dans la souffrance, dans le mépris, la haine et la solitude avant que leurs espoirs se réalisent enfin. Il apprend également que c’est le désespoir qui pousse les hommes à s’entretuer. C’est comme ça que dans le roman, « Allemand » est le symbole de l’homme près du désespoir. Or, pour Dobranski, le désespoir, c’est un manque de talent. En même temps, le malheur, selon ce moraliste, aide à être humain et les hommes échouent rarement lorsqu’il s’agit de se rassembler.

Une partie importante des partisans, ce sont de jeunes étudiants des universités, dont certains sont en droit. Lorsque Janek visite la première fois leur «  tanière  », il est étonné de découvrir pleins livres et «  d’apprendre qu’ils passaient de longues heures penchés sur leurs cours d’histoire et de droit qu’ils continuaient encore à étudier  ». Il a un sourire moqueur lorsqu’il prend le livre de Droit constitutionnel et qu’il ouvre à la page marquée «  Déclaration des droits de l’homme  ». Remarquant ce sourire moqueur de Janek, Tadek Chmura essaie de lui expliquer pourquoi c’est difficile de prendre tout ça au sérieux. Il reconnaît qu’il y a deux éducations européennes :

L’Europe a toujours eu, dit-il, les meilleures et les plus belles Universités du monde. C’est là que sont nées nos plus belles idées, celles qui ont inspiré nos plus grandes œuvres : les notions de liberté, de dignité humaine, de fraternité. Les universités européennes ont été le berceau de la civilisation. Mais il y a aussi une autre éducation européenne, celle que nous recevons en ce moment : les pelotons d’exécution, l’esclavage, la torture, le viol – la destruction de tout ce qui rend la vie belle. C’est l’heure des ténèbres  », conclut-il, parce qu’il y a un temps pour vivre et un temps pour mourir (*Ibid.* p. 89-90).

Janek se trouve donc « confronté à l’irrationalité de ce monde » (Camus) qui fait naître en lui ce sentiment de l’absurdité de l’existence humaine, en réfléchissant surtout à ce que son père lui avait dit, lorsqu’ils s’étaient vus pour la dernière fois. En effet, la phrase «  rien d’important ne meurt  » lui revenait toujours à l’esprit, et « il la retrouvait jusque dans le murmure éternel de la forêt. C’était une phrase bien étrange, alors que tant d’hommes étaient tués chaque jour » (*Ibid.* p. 58).

Ce que cette formule veut dire pour lui, c’est que l’importance des hommes est mise en doute, encore un exemple de paradoxe : qu’est-ce qui peut être plus important que l’homme dans ce monde des hommes ?

En effet, cette formule revient dans l’esprit de Janek à chaque fois qu’il apprend la mort des habitants de Wilno ou celle des paysans des villages avoisinants de la forêt, et bien sûr, lorsqu’il pense à des milliers de soldats tués au front. Même si la lutte soit perçue comme une nécessité et une obligation, donc rationnelle, elle apparaît aux yeux de Janek comme une cruelle absurdité. En effet, quelles que soient les raisons de cette lutte – la défense de son pays contre les envahisseurs, l’amour, l’établissement de la paix ou de la justice, c’est toujours un innocent que l’on tue. Ainsi il fait une conclusion qui le choque, à savoir, le fait que ce n’est pas l’homme qui soit le plus important au monde. Il ne comprend la vraie signification de cette formule qu’à la fin du livre, après de longues réflexions et surtout, après que lui aussi, il a tué un Allemand, c’est-à-dire, qu’il a accompli l’acte qui l’a rendu homme. Il explique sa conviction à Zosia :

Lorsqu’ils affirment que rien d’important ne meurt jamais, tout ce que cela veut dire, c’est qu’un homme est mort, ou qu’on est sur le point d’être tué. ... maintenant, j’ai compris. Il (Tadek Chmura) avait raison. Cette éducation européenne dont il parlait si moqueusement, c’est lorsqu’ils fusillaient votre père, ou lorsque toi-même tu tues quelqu’un au nom de quelque chose d’important, ou lorsque tu crèves de faim, ou lorsque tu rases une ville. Je te dis, on a été à la bonne école, toi et moi, on a vraiment été éduqués (*Ibid.* p. 265-266).

Et la haine pousse Janek au désir de tuer tous les Allemands, au moins en tuer un pour commencer. Zosia le lui déconseille en disant que ça ne vaut pas la peine, qu’ils finiront tous par mourir eux-mêmes. Oui, mais, réplique Janek, «  ils ne sauront pas pourquoi. Je voudrais qu’ils meurent en sachant pourquoi. Je leur dirais pourquoi ils meurent, avant de les tuer» (*Ibid.* p. 80).

Le sens de la vie et de la mort, c’est de savoir pour quelle cause on vit et pour quelle cause on meurt. Il faut que chaque comportement des hommes ait une raison.

Alors Dobranski se pose la question que nous nous posons tous : Comment le peuple allemand a pu accepter cette horreur ?

Je me demandais alors, dit-il : comment le peuple allemand peut-il accepter tout cela ? Pourquoi ne se révolte-t-il pas ? Pourquoi se soumet-il à ce rôle de bourreau ? Sûrement des consciences allemandes, blessées, bafouées dans ce qu’elles ont de plus élémentairement humain, se rebellent et refusent d’obéir ? Quand verrons-nous donc les signes de cette rébellion (*Ibid.* p. 78) ?

Le signe en fut le passage d’un jeune soldat allemand du côté des partisans qui ne l’ont pas cru à cause de l’étiquette. Alors, Janek arrive à une conclusion qui le choque. En effet, les hommes ne sont pas différents les uns des autres ; ils donnent tous de l’importance à l’étiquette collée à tel ou tel peuple ; les Polonais ne sont pas différents des Allemands, la preuve, l’histoire d’un Allemand qui est passé du côté des partisans, mais que ces derniers ont fusillé, parce qu’il avait cette étiquette d’être un Allemand.

Les personnages symboliques ont leur rôle à jouer dans l’évolution du raisonnement des hommes et leurs comportements consécutifs. Ces personnages peuvent ne pas exister en réalité, mais vivre dans les cœurs des hommes et les accompagner dans leurs activités qui mènent une lutte contre l’injustice et pour le salut de leur pays.

Ainsi, le personnage du Partisan Nadejda reste-t-il énigmatique tout au long du roman, c’est un héros légendaire pour Janek qui, un moment, a même pensé que c’était peut-être son père. Tous les partisans se posent la même question : «  peut-être, le Partisan Nadejda était-il chacun de ces hommes et tous à la fois  » (*Ibid.* p. 178).

Il devient un héros mythique qu’aucun personnage du roman n’a jamais rencontré ni vu. On peut se dire qu’il est le symbole d’une lutte clandestine des partisans polonais, qui est pour les habitants de la Pologne, pour ses partisans, un héros «  insaisissable, invincible, protégé par tout un peuple, et aucune puissance au monde, aucune force matérielle, ne pouvaient l’empêcher de continuer et de triompher  »[[3]](#footnote-4) (*Ibid.* p. 105).

Pour les partisans polonais, Nadejda, c’est rossignol. « C’est notre vieux rossignol polonais, qu’on entend toujours dans la forêt. Il a une très belle voix. Il fait bon l’écouter. … tant que ce rossignol-là continuera à chanter, il ne peut rien nous arriver. Toute la Pologne est dans sa voix » (*Ibid.* p. 106-107).

Janek se rend donc compte de l’importance que peuvent avoir le mythe et les personnes emblématiques pour les gens qui mènent une lutte contre l’injustice et pour le salut de leur pays.

C’est à la fin du livre que Dobranski révèle à Janek la véritable histoire du Partisan Nadejda – «  un chef immortel, invincible, qu’aucune main ennemie ne pouvait saisir et que rien ne pouvait arrêter  » : on l’avait inventé pour se «  redonner du courage et pour désorienter l’ennemi  » (*Ibid.* p. 263). Ce jugement lui fait reconnaître l’intelligibilité de l’invention de tels mythes et de tels personnages emblématiques. Cet aveu entraîne une transformation dans la vision du monde de Janek, il va comprendre définitivement   le sens de la phrase qui le fait réfléchir durant sa vie dans la forêt :

…lorsqu’il montait la garde dans la forêt engloutie, attendant l’aube, seul, tremblant, effrayé, une grenade à la main et la nuit sur ses épaules, le partisan légendaire se dressait soudain à ses côtés, passait le bras autour de ses épaules, et Janek sentait autour de lui la présence d’une certitude absolue, celle de l’invincibilité humaine. Il savait à présent que son père ne lui avait pas menti, et que rien d’important ne mourait jamais (*Ibid.* p. 263-264).

Il y a des moments dans l’histoire, des moments comme celui que les personnages du roman vivent, où tout ce qui empêche l’homme de désespérer, tout ce qui lui permet de croire et de continuer à vivre, a besoin d’une cachette, d’un refuge. Ce refuge, parfois, c’est seulement une chanson, un poème, une musique, un livre (comme la musique, pour Janek) ; Dobranqki écrit son livre dans l’espoir qu’il va devenir un de ces refuges et qui apprendra à ceux qui vont l’ouvrir et le lire, qu’on a pu «  nous forcer à vivre comme des bêtes, mais qu’on n’a pas pu nous forcer à désespérer  ».

Ce qui fait oublier à Janek toutes les atrocités de la guerre, c’est, avec les livres, la musique qui a pour lui une valeur suprême. Il est prêt à échanger sa réserve de patates contre la musique. Il va voir le jeune violoniste juif d’une douzaine d’années aux parents massacrés que l’on appelle Wunderkind et qui est hébergé dans la forêt par un groupe d’enfants partisans qui le font danser, chanter, jouer du violon, lui font faire tout ce qu’ils veulent. Ils sont aussi inhumains et cruels envers lui que les nazis.

Mais l’enfant est persuadé que celui qui aime la musique, ne peut battre personne. Il dit à Janek qui lui demande de jouer : «  Tu aimes la musique  ? Beaucoup. Alors, tu ne me battras pas. On ne peut pas aimer la musique et me battre  ».

Pour Romain Gary, l’art, dans le cas du personnage principal du roman, la belle musique, peut pardonner tout le mal que l’on fait.

L’enfant juif a, selon Janek, une certaine fonction dans ce groupe d’enfants que la guerre a rendus cruels, impitoyables. A la proposition de Janek de l’amener avec lui, il répond : «  J’irai n’importe où, pourvu que je sorte d’ici. Mais ils ne me laisseront pas sortir. Je suis leur Juif, leur souffre-douleur. Sans moi, ils vont s’entre-tuer  » (*Ibid.* p. 171).

Le dernier récit de Dobranski est inspiré, comme il le dit, de la fameuse ballade de Pouchkine «  Rouslan et Lioudmila », qu’il a appelé «  Les Environs de Stalingrad  ». Dans cette nouvelle de Dobranski, l’attention du lecteur est attirée par l’interprétation de la différence entre le patriotisme et le nationalisme. Pour lui, le patriotisme, c’est l’amour des siens. Le nationalisme, c’est la haine des autres.

Nous avons dit que l’éducation européenne, dans le roman, était présentée en dichotomie. Et nous avons montré en quoi cette dichotomie consiste.

Mais lorsque l’on fait une analyse approfondie du roman, on constate que tous les postulats, explicites ou implicites, repérés dans le texte, sont présentés en dichotomie  : à part l’éducation européenne, le rapport à l’art et à la musique, c’est plus particulièrement une double interprétation, en général, des fins et des moyens, deux attitudes différentes de deux générations (des pères et des fils) par rapport à la guerre et aux fins et moyens que les représentants de deux positions différentes jugent nécessaires d’utiliser, une interprétation contradictoire selon la position que tiennent les personnages du roman, et cette opposition est présentée en termes de raisonnement logique et d’élans du cœur.

Ainsi le roman revient plusieurs fois à ce dilemme des fins et des moyens auxquels l’attitude des personnages du roman est, comme nous venons de le dire, différente, voire opposée.

On peut rapporter ici l’exemple, parmi tant d’autres, de l’interprétation différente des moyens pour atteindre les mêmes fins, à savoir, le salut de la Pologne et de ses habitants, faite par le père Chmura et par son fils, qui agissent, le père – guidé par le jugement rationnel, il essaie de garder de bonnes relations avec les occupants pour qu’ils ne brûlent pas son village, il a donc ses raisons pour être collaborationniste, et le fils – par les élans du cœur, qui, même s’il est tuberculeux, est dans le maquis. Lorsque le père vient voir son fils dans la forêt, nous sommes en présence d’un dialogue où deux types de raisons et deux types de raisonnements sont opposés : « C’est beau, la lutte sans espoir, mais le destin d’une race est de survivre et non point de mourir en beauté… Si on me montrait des enfants polonais et que pour les sauver, il m’eût fallu lécher les bottes à dix soldats allemands, je dirais : « Votre serviteur ! » (111) Il justifie son comportement par le fait qu’il n’est pas seul à le faire. Dans ce cas aussi, nous sommes en ^présence, une fois de plus, d’une opposition entre deux types de comportement ayant chacun ses raisons et étant qualifié, de ce fait, comme rationnel – l’opposition entre le comportement des gens mûrs et celui des jeunes.

Il savait déjà que la vérité était quelque chose qui se reconnaît dans les élans chaleureux du cœur et rarement dans la froideur de la raison. Or, les élans du cœur sont plutôt caractéristiques pour les jeunes et le raisonnement logique pour les plus âgés.

Le caractère complexe des comportements humains est représenté par la symbolique de cinq collines dans la nouvelle de Dobranski où il parle comme un écrivain moraliste. Ces cinq collines symbolisent la jeunesse et la vieillesse, qui agissent, la première, par les élans du cœur, et, la deuxième, par le raisonnement froid ; l’intelligentsia qui se prononce peu, la voix du peuple qui agit en écho et le paysan laborieux, l’incarnation du côté matériel, mais indispensable à la survie des gens.

A cet égard, il est significatif que dans le roman, les vérités « absolues » soient exprimées par la bouche des plus jeunes, que ce soient Zosia ou Janek, le Wounderkind ou Petka, pour n’en citer que quelques-unes : il n’y avait pas de « dernière fois » pour souffrir, et l’espoir n’était qu’une ruse de Dieu pour encourager les hommes à supporter de nouvelles souffrances ; ce n’était pas vrai que les hommes ne se battent jamais pour une idée, mais simplement entre d’autres hommes, que la force du soldat n’est pas l’indignation, mais l’indifférence, et que les vestiges des civilisations sont et seront toujours des ruines…

L’auteur ne montre pas son positionnement en faveur de l’une ou de l’autre position, on dirait qu’il donne raison aux deux positionnements ou qu’il laisse le lecteur faire son choix. Et, dans ce cas, c’est à la théorie de l’esthétique de la réception que nous faisons appel, parce qu’on devine la volonté de l’auteur  : à travers l’évolution de ses personnages et leur éducation, faire réfléchir le lecteur à son propre positionnement et en fonction de son horizon d’attente, des questions que le roman lui pose et des questions que lui, il pose à l’œuvre, le laisser évoluer dans son raisonnement et selon son expérience antérieure, ses connaissances, son idéologie, sa vision du monde, sa culture générale, élaborer une approche critique envers l’interprétation des comportements des personnages, les juger raisonnables ou non, intelligibles ou non, et faire développer de la sorte son aptitude à compléter, à «  concrétiser  » les éléments manquants que l’auteur confie au lecteur de restituer et le faire participer, de la sorte, à la création et à l’existence du texte.

L’idéaliste qu’il est, Dobranski meurt espérant que bientôt il y aura autre chose,

Il y aura de la musique et des livres, du pain pour tous et de la chaleur fraternelle… il n’y aura plus de guerre, plus de haine ; il y aura «  un monde nouveau… Uni dans le travail, dans la joie… ; on ne recommencera plus jamais… Nous allons vers la lumière (*Ibid*., p. 280).

Il meurt en prononçant la phrase qui incarne son idéalisme : «  Rien d’important ne meurt… Seuls… les hommes… et les papillons…  » (*Ibid* ., p. 281).

Une autre éducation que le personnage principal du roman reçoit, et qui l’aide à ne pas désespérer, c’est qu’il y a la continuité qui le fait croire au progrès moral de l’humanité. Aussi, à la fin du roman, est-il prêt à prendre la relève pour faire progresser les valeurs héritées du passé et contribuer à en créer de nouvelles, tout en invitant les hommes à réfléchir pour répondre à des questions éternelles portant, pour reprendre les réflexions de Camus, sur « les principes qui régissent la vie des hommes et les buts que chacun peut trouver à son existence afin d’en repousser la fin inéluctable ».

Au début de notre article, nous avons parlé de dilemmes inhérents à l’individualisme en soulignant l’existence d’un certain optimisme. Eh bien, cet optimisme du roman consiste dans le fait que le personnage principal, Janek Twardowski, très jeune, devient sous-lieutenant et dans l’épilogue on apprend que lorsqu’il revient dans la forêt pour visiter les endroits où les partisans se cachaient, ce sont les derniers jours sous l’uniforme, que dans un mois, il doit commencer ses études à l’Académie de musique de Varsovie, il va donc réussir à réaliser son rêve, mais la question éternelle de peu d’importance de l’homme reste irrésolue.

Le mythe de Sisyphe d’Albert Camus paraît en 1942.

Romain Gary écrit son premier roman durant l’automne 1943 et il paraît en 1945.

Romain Gary termine son roman avec une image allégorique qui pose la même question existentielle que son confrère portant sur l’absurdité et l’éternel recommencement.

Et c’est à nous, aux lecteurs, de réfléchir pour trouver les réponses rationnelles à ces questions éternelles :

Depuis combien de millénaires peinent-elles ainsi, et combien de millénaires lui faudra-t-il peiner encore, à cette race ridicule, tragique et inlassable ? Combien de nouvelles cathédrales vont-elles bâtir pour adorer le Dieu qui leur donna des reins aussi frêles et une charge aussi lourde ? A quoi sert-il de lutter et de prier, d’espérer et de croire ? Le monde où souffrent et meurent les hommes est le même que celui où souffrent et meurent les fourmis : un monde cruel et incompréhensible, où la seule chose qui compte est de porter toujours plus loin une brindille absurde, un fétu de paille, toujours plus loin, à la sueur de son front et au prix de ses larmes de sang, toujours plus loin ! sans jamais s’arrêter pour souffler ou pour demander pourquoi… «  Les hommes et les papillons…  » (*Ibid.*, p. 282)

Ainsi, pour conclure, nous avons essayé, par l’analyse que nous avons effectuée, de montrer comment la littérature contribue à l’éducation à la vie, à la formation d’une morale, de l’esprit critique, de la vision des événements globaux qui perturbent le monde entier. Comment le jugement rationnel, à travers l’opposition entre, essentiellement, deux réalités, deux vérités représentées par des dichotomies binaires, et l’analyse des comportements des gens exprimant ou approuvant ces deux vérités, contribue à la formation de l’individu, de la perspective individuelle incarnée par le personnage principal du roman, Janek Twardowski. Aussi, pour souligner l’importance de la littérature dans la perception et la compréhension du monde, de l’évolution de l’humanité, des valeurs humaines universelles, voudrions-nous terminer notre article par la réflexion de François Mauriac, selon lequel « le don du romancier consiste précisément dans sa capacité à révéler l’universalité de ce monde étroit dans lequel nous sommes nés, où nous avons appris à aimer et à souffrir… », ce dont Romain Gary a parfaitement fait preuve dans toute son œuvre et, plus particulièrement, dans son premier roman « Education européenne ».

**Bibliographie**

Boisen, Jørn, *Un Picaro Métaphysique : Romain Gary et l’art du roman*, Thèse de doctorat. [*www.worldcat.org/oclc/490146555/editions?editionsView=true*](http://www.worldcat.org/oclc/490146555/editions?editionsView=true)*...*

BUSSON, Henri 1957), *Le Rationalisme dans la littérature française de la Renaissance*. Paris, Editions Vrin. Collection de Pétrarque à Descartes.

Eco, Umberto (2002), *De la littérature*, traduit de l’italien par Myriem Bouzaher, Paris, Bernard Grasset.

ESCARPIT, Robert (1958), *Sociologie de la littérature*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », N 777.

Gary, Romain (1956), *Education européenne*, Paris, Gallimard.

Jauss, Hans Robert (1978), *Pour une esthétique de la réception*, Traduit de l’allemand par Claude Maillard, Paris, Gallimard.

MAURIAC, François (1952), *Conférence Nobel*, http://nobelprize.org/nobel\_prizes/literature/laureates/1952/mauriacspeech.

Html

MOREAU, Pierre (1960), *La critique littéraire en France*, Paris, Armand Colin.

Nicolas, André (1973), *Albert Camus ou* Le Vrai Prométhée*. Philosophes de tous les temps*, Paris, SEGHERS.

Reboul, Anne (2009), «  La fiction, la narration et le développement de la rationalitéL2C2  », Nouveaux cahiers de linguistique française 29 (2009), 83-98, CNRS-UMR5230 Institut des Sciences Cognitives, Lyon Université.

1. Comme le remarque Henri Busson dans l’Avant-propos de son vaste ouvrage « Le Rationalisme dans la littérature française de la Renaissance », « Le rationalisme est aussi ancien que la raison, si l’on entend par ce mot tout système philosophique qui applique la raison à la recherche du vrai.

Il distingue deux sortes de rationalisme. Quand l’examen rationnel porte sur les problèmes qui relèvent à la fois de la philosophie et de la théologie : existence de Dieu, Providence, Création, Immortalité, il l’appelle rationalisme philosophique ; quand la raison considère les dogmes d’ordre purement théologique : la Trinité, la révélation, l’Incarnation, il l’appelle rationalisme théologique.

Dans notre article, nous utilisons ce concept dans sa première acception et considérons la rationalité comme le caractère de ce qui obéit aux lois de la raison, peut être connu et expliqué par la raison, caractère de ce qui est raisonnable, qui semble fait avec bon sens. [↑](#footnote-ref-2)
2. Le fait littéraire, selon Robert Escarpit, se présente selon trois modalités principales : le livre, la lecture, la littérature ». Et Humberto Eco de souligner qu’écrire veut dire créer son propre modèle de lecteur. Mais il se peut qu’il y ait la différence entre deux types de texte : les uns sont écrits pour créer son propre lecteur, les autres sont créés pour répondre aux attentes du lecteur déjà existant. Selon Humberto Eco, il y a des textes dont les auteurs veulent faire révéler aux lecteurs ce qu’ils veulent sans le savoir. Ce type d’auteur veut faire découvrir au lecteur soi-même. Nous pourrons ajouter à ces réflexions que l’acte de lecture élabore chez le lecteur l’esprit critique analytique qui l’aide à cerner l’acte créateur, ce qui lui permet de « compléter », de « concrétiser » les éléments non exprimés par l’auteur et de participer, de ce fait, à la reproduction du sens du texte. Comme le dit Paul de Man, « il est impossible, à un lecteur curieux et critique, de ne pas accomplir l’acte que Vigny jugeait si simple. Comprendre un livre, c’est tenter l’anatomie d’un cerveau d’écrivain, instituer une véritable radioscopie de l’acte créateur » (cité in P. Moreau 1960 : 186-187). [↑](#footnote-ref-3)
3. N’oublions pas que « Nadejda » veut dire en russe « l’espoir ». [↑](#footnote-ref-4)